

# Madagascar

*Bakoly Domenichini-Ramiaramanana  
(avec des passages révisés par le Bureau  
du Comité scientifique international)*

L'histoire de Madagascar avant 1000, parfois même avant 1500, est souvent considérée comme un domaine d'incertitude où les hypothèses se croisent et se contredisent, depuis des décennies, sans jamais emporter la conviction de manière décisive<sup>1</sup>. En effet, les sources écrites mises à jour dans l'île remonteraient, au mieux, au XII<sup>e</sup> siècle. L'essor de l'archéologie est trop récent<sup>2</sup> et ses moyens trop limités pour que des résultats statistiquement et chronologiquement sûrs soient d'ores et déjà atteints<sup>3</sup>, qui permettraient d'asseoir les reconstructions historiques sur des bases incontestables. La prise en compte des sources non malgaches, depuis les anciens travaux de G. Ferrand, s'est en quelque sorte limitée aux textes de langue arabe; en tout état de cause, l'utilisation de ces sources amène à recourir à nombre de langues ignorées du cursus classique des malgachisants et à maîtriser un savoir qui excède, le plus souvent, la capacité des petites équipes existantes. Sans doute y a-t-il beaucoup de témérité à écrire une histoire autocentrée de Madagascar du VII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle.

Il était tentant de commencer à utiliser les sources orales sous toutes les formes où l'on peut les retrouver aujourd'hui à Madagascar et c'est ce que nous avons notamment fait dans ce texte. Ces sources ont survécu dans des conditions très diverses. Parfois elles sont annexées, surtout dans le Sud-Est,

1. Voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, chap. 28, et bibliographie. Voir également E. Ralaimihoatra, 1971*b* et 1974.

2. J. P. Domenichini, 1981*b*.

3. Pour un intéressant état de la question, voir D. Rasamuel, 1985 et 1986.

aux textes rédigés en caractères arabico-malgaches (*volan'Onjatsy* ou *sorabe*)<sup>4</sup>; parfois elles sont intégrées, sous forme de vestiges assez difficilement interprétables dans des sources très remaniées<sup>5</sup>; parfois, ce sont des textes hautement formalisés qui servent dans des rituels toujours appliqués<sup>6</sup>; parfois enfin, ce sont des sources dispersées et peu textualisées que l'on recueille de plus en plus à travers le pays.

Il nous semble néanmoins intéressant de montrer comment les recherches en cours dans l'île, dégagées de la problématique coloniale comme de toute quête de légitimité fondée sur le racisme ou, pire encore, l'évolutionnisme, et faisant leur juste place aussi bien aux sources orales qu'aux riches apports de la pluridisciplinarité, ont commencé d'ouvrir de nouvelles perspectives<sup>7</sup>. Nous n'entrerons ici ni dans la discussion, toujours vive, entre partisans — de plus en plus rares — d'une chronologie courte<sup>8</sup> et partisans d'une chronologie longue<sup>9</sup> ni dans les débats, très idéologiques, sur les formes et les étapes du peuplement de l'île; nous ne chercherons ni à dire qui étaient les Vazimba, sur lesquels il reste tant à découvrir, ni à prendre en compte les récits d'installation des « Arabes », longtemps pris à la lettre comme récits d'origine d'un certain nombre de groupes malgaches. Tous ces dossiers sont à reprendre, à étudier sérieusement avant de rouvrir les débats à leur propos.

Nous souhaitons ouvrir ici d'autres discussions, à partir d'autres éléments d'information<sup>10</sup>.

## La difficile lecture des sources orales

Un gros travail est en cours, à Madagascar, pour recueillir et étudier toutes les sources possibles dans ce domaine. Comme partout ailleurs, elles réclament une méthodologie aiguë; dans le cas de Madagascar, la contribution de la linguistique est déjà extrêmement importante pour faciliter l'accès à l'information historique que contiennent toujours ces sources.

4. Sur lesquels de nombreux et importants travaux sont entrepris, aujourd'hui, sous l'impulsion du professeur Ludwig Munthe, à Madagascar même.

5. C'est le cas, par exemple, d'une source récemment fixée dans la basse Mananjara par B. Domenichini-Ramiaramanana, chez les Ravoaimena Andriamanavanana, groupe très minoritaire qui se donne pour héritier de la dynastie qui avait localement précédé les Zafi (n-d) Raminia, dont on situe l'arrivée dans le nord-est de l'île vers la fin du XI<sup>e</sup> siècle. Les traditions de ces derniers, s'appuyant sur près d'un millénaire de domination quasiment ininterrompue, ont très largement obliété celles des groupes antérieurs.

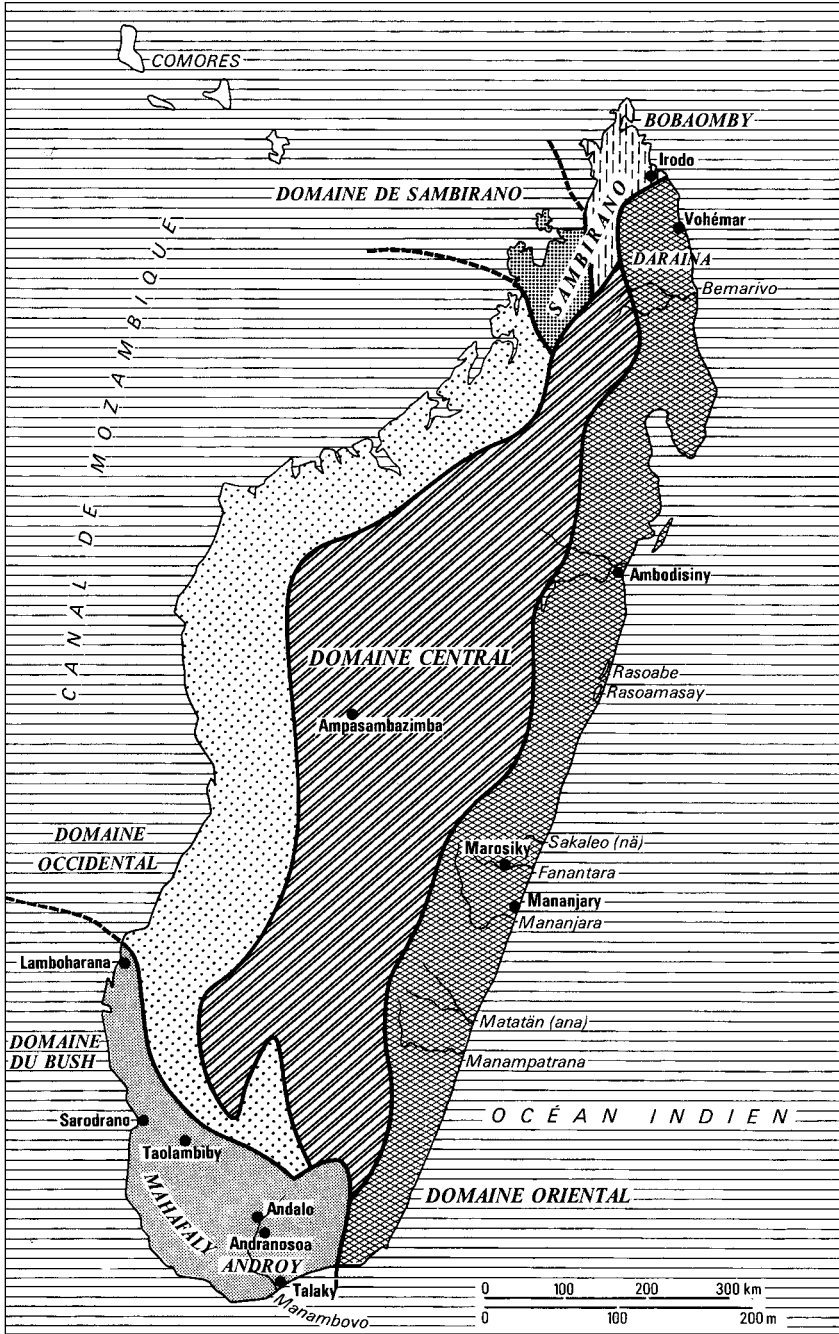
6. On en verra des exemples.

7. B. Domenichini-Ramiaramanana et J. P. Domenichini, 1979 et 1983.

8. Voir J. Poirier, 1965; P. Ottino, 1974a et P. Vérin, 1974.

9. Perrier de la Bathie (cité par H. Deschamps, 1972, p. 35) propose une fourchette de cinq siècles à quatre millénaires depuis la destruction de la forêt des hautes terres centrales, dernière région peuplée de l'île probablement.

10. B. Domenichini-Ramiaramanana et J. P. Domenichini, 1984. Le premier état de ce texte (1983), qui développe différents points de l'article cité en note 7, a fait l'objet d'une série de discussions non seulement avec des malgachisants, mais aussi des spécialistes de l'Afrique de l'Est et de l'océan Indien occidental et des spécialistes de l'Asie du Sud-Est et du monde austronésien.



25.1. Madagascar et les Comores.

[Source: B. Domenichini-Ramiaramanana.]

Un manuscrit, récemment édité et translittéré par Ludwig Munthe<sup>11</sup>, a attiré tout spécialement l'attention sur un véritable corpus d'informations, très dispersées, relatives à un « géant » nommé Darafify<sup>12</sup> et réclamant une particulière attention critique<sup>13</sup>. Il s'agissait d'abord de savoir si les noms que fournissait ce cycle, pour les « géants » en cause, avaient ou non une validité historique. La profonde homogénéité de la langue malgache que l'on doit à l'unité de son fonds austronésien d'origine<sup>14</sup>, et qui ne date pas, comme on a pu l'écrire, de l'expansion merina des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, permet non seulement de cerner assez facilement les emprunts faits à d'autres langues et de les situer chronologiquement dans l'histoire culturelle du pays, mais aussi de travailler, au moins momentanément, de la même manière, sur toute tradition transmise en malgache.

Nous disposons, grâce au manuscrit A6 d'Oslo, d'un texte en malgache apparaissant comme la version la plus complète et la plus cohérente de l'histoire de Darafify et de son intervention dans une région particulière. L'examen du texte a, à la fois, permis de déceler certaines des conditions politiques et sociales de sa transmission et de conclure que les *katibo* du Sud-Est ont pris soin d'en respecter le caractère formalisé, même s'ils n'hésitèrent pas à l'amputer de ce qui pouvait porter ombrage à la réputation de premiers « civilisateurs » de la région, courageusement reconnue à leurs ancêtres « venus d'Arabie ». Aussi était-il possible, dans un premier temps, de procéder à l'étude des noms propres, chacun de ceux-ci étant, conformément à l'usage malgache, formé selon des règles précises, parfaitement « décodables ».

La première information claire apportée par les noms des « géants » en cause était que ces noms constituaient un savant dosage de mots d'origines austronésienne, sanscrite ou persane, mais relevant tous du vocabulaire du commerce des aromates, épices, parfums et simples<sup>15</sup>. La forme prise par ces différents composants permettait de recevoir l'ensemble de ces noms comme des néologismes apparus dans l'île au cours d'une période (antérieure à l'Isiam) de contacts entre Madagascar et les régions considérées et permettait de poser

11. L. Munthe, 1982. Le manuscrit publié est celui d'un *sorabe*. Il porte la référence scientifique A6 et il est conservé à Oslo.

12. La collecte systématique des sources relatives à Darafify et à d'autres « géants » ne fait que commencer. Elle montre la richesse du souvenir, oralement transmis, dans tout l'Est et le Sud.

13. Nous nous trouvions, pour le corpus constitué, devant des textes qui furent non seulement détachés de leurs contextes mais aussi, comme bien souvent, transformés — déformés — par des transcriptions et des traductions effectuées par des hommes dont même la familiarité avec les cultures orales en général et/ou les cultures malgaches en particulier était à l'évidence insuffisante, voire absente. Et il pouvait sembler *a priori* que le traitement par l'archéologie du langage (B. Domenichini-Ramiaramanana, 1983 et 1985 [sous presse] ne pourrait plus véritablement offrir, dans ces conditions, toutes les garanties qui l'accompagnent dans le cas des traditions formalisées dans la langue maternelle du groupe concerné et méthodiquement collectées dans le cadre normal de leurs manifestations. Car, approche philologique au sens le plus large du terme, l'archéologie du langage, dans l'analyse sémantique, fait aussi bien appel à l'étymologie qu'aux comparaisons dialectales et au code symbolique de la culture, lequel se trouve mis en œuvre jusque dans les techniques traditionnelles de manipulation consciente ou inconsciente des données linguistiques.

14. B. Domenichini-Ramiaramanana, 1976.

15. *Ibid.*

l'hypothèse d'une participation des régions concernées de Madagascar à des échanges, dans l'océan Indien, antérieurement au VII<sup>e</sup> siècle.

Darafify, Darofipy, Darafely, Fatrapaitañ(ana) sont formés à partir de mots simples qui, à l'exception de *dara*, sont encore usités en malgache et dont il convient d'étudier les emplois. *Fi(m)py* et *fify* concernent des produits alimentaires, cosmétiques et pharmaceutiques; probablement faut-il retrouver parmi eux ce qu'Étienne de Flacourt identifia au XVII<sup>e</sup> siècle comme étant le *costus* de Madagascar<sup>16</sup>. A s'en rapporter à l'ethnoscience, cette première catégorie de denrées comportait, d'une part, des produits d'origine animale provenant surtout de l'opercule des murex (sorte de coquillage) et spécialement du *Murex trunculus*, qui sont encore utilisés sous forme de poudre dans le Sud-Ouest, et, d'autre part, des produits d'origine végétale provenant essentiellement de certaines myristicacées (écorce et gomme d'*Haematodendron* ou de *Mauloutchia sp.*)<sup>17</sup>, mais probablement aussi de la racine d'une plante herbacée<sup>18</sup>. A côté de cette catégorie des *fi(m)pylfify* figuraient les différentes variétés de poivres sauvages (*Piper borbonense* D. C., actuellement connu sous le nom de « poivre rose »; *Piper pachyphyllum* Baker et *Piper pyriformium* Vahl retenues dans le nom de *darafely*<sup>19</sup>. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Barthélémy Hugon<sup>20</sup> les avait identifiés comme étant « la vraie Cubèbe des Arabes », qui en furent d'abord les grands consommateurs, avant d'en être des réexportateurs.

Enfin venait le benjoin (*fatra* ou *Styrax benzoin Dryander*), mémorisé par le nom du géant Fatrapaitañ(ana), mais qui ne semble pas avoir été le principal produit d'exportation de la Matataña(na), puisqu'il apparaît à travers ce nom que la mesure (*fatra*) de benjoin (également *fatra*) était un don fait à l'acheteur à l'occasion de la conclusion d'un marché (*paitanana*). Et dans le domaine qui nous concerne ici, ce produit principal dut être le *fimpy*, dont l'abondance dans le Sud-Est a été reconnue par les botanistes. Quant au benjoin lui-même qui, en tant que fixatif des essences plus volatiles, sert principalement à valoriser ces dernières — d'où sans doute son statut dans le commerce de la Matataña(na) —, Miller<sup>21</sup> a proposé de l'identifier au *can-canum* des auteurs classiques, que le *Périples de la mer Érythrée* incluait parmi les importations de l'Arabie en provenance de Malao (en Somalie actuelle). Et le *can-canum*, d'après Miller, serait arrivé en ce port par cette « route du cinnamome » qu'il faisait passer par Madagascar et l'Afrique de l'Est, « au temps de l'Empire romain (-29/+641) ».

D'autres produits encore apparaissent dans les sources du « cycle de Darafify », mais leurs noms n'ont pas servi, comme dans les cas précédents, à créer des noms de géants. Cités en clair, les (*ha*)*ramy Canarium madagascariense*, *C. boivini* et *C. multiflorum Engler* sont connus de nos jours sous les

16. É. de Flacourt, 1661, p. 131.

17. P. Boiteau, 1976, p. 71.

18. *Ibid.*, p. 69. Voir nom du *fifnatsy* ou *Bulbostylis fringalavensis* Cherm.

19. Les poivres sont désignés en malgache par les vieux noms de *voamperifery* et *tsimperifery*, relevant des emprunts faits au sanscrit dès la période asiatique de l'histoire de la langue. Ils sont aussi désignés sous le nom plus récent de *darafilofilo*, dont l'usage est limité au Nord.

20. E. Heckel, 1903, p. 120.

21. J. I. Miller, 1969, p. 39.

dénominations d'« encens de Madagascar » ou « encens blanc d'Afrique ». Quant aux cinnamomes évoqués à travers le toponyme d'*Ambodisiny*, calque probable d'un ancien *Andarasiny*, ils gardent de leur ancienne importance une trace actuelle : dans certains groupes, on plante solennellement un pied de cinnamome à la naissance d'un premier fils dans un foyer<sup>22</sup>.

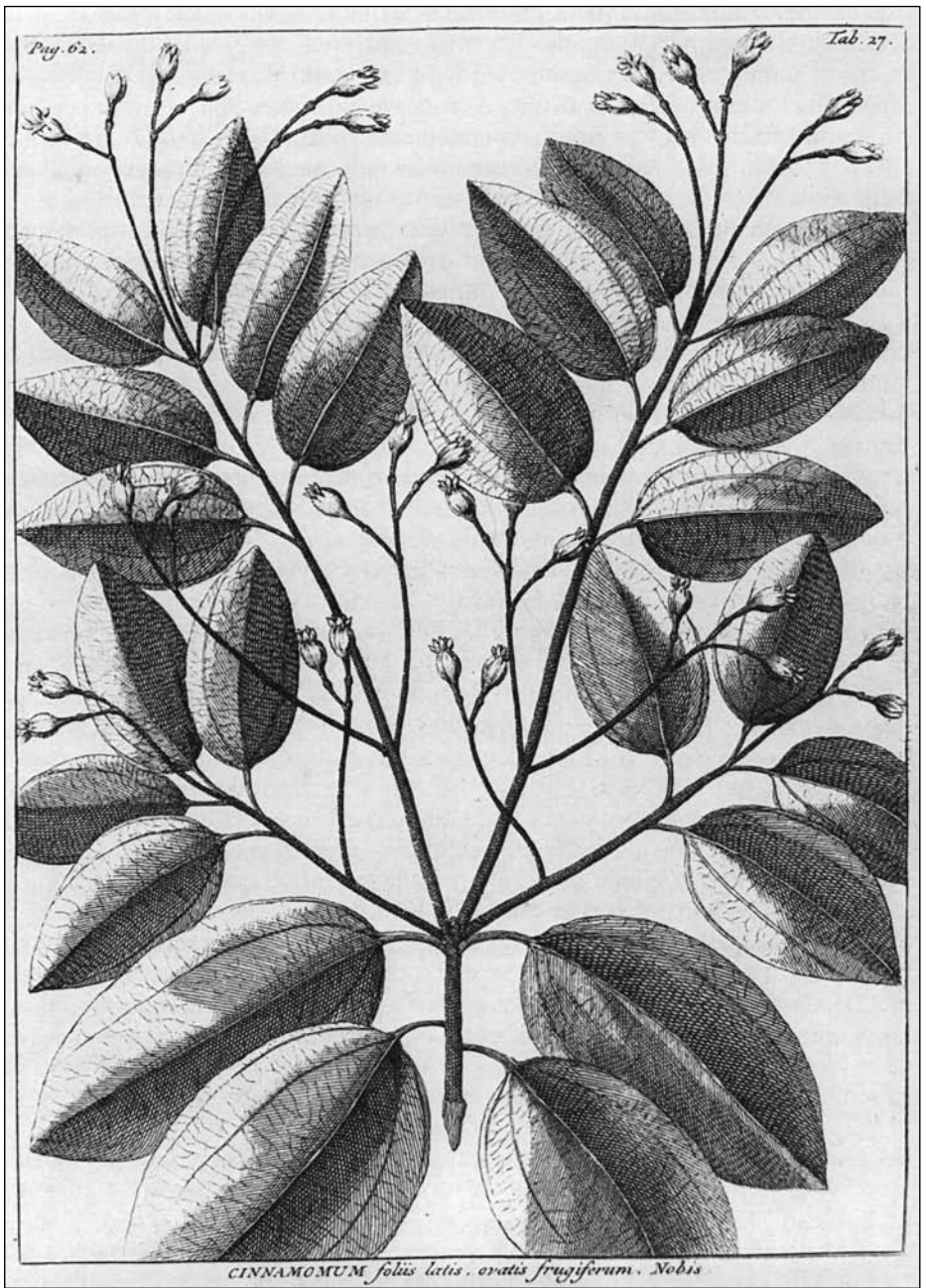
Il existe donc — la linguistique le démontre — un lien pouvant encore devenir conscient entre les noms de personnages « légendaires », porteurs d'une histoire ancienne très abstraite, et les plantes et produits précieux de Madagascar ; ceci surtout dans la partie orientale de l'île.

Pour l'historien, l'étape suivante est beaucoup plus difficile encore. D'une part, il s'agit de savoir si les allusions, très indirectes, qu'il a recueillies ont une historicité réelle, et si elles sont susceptibles d'être situées dans une chronologie, même relative ; et si celle-ci s'insère, à son tour, dans une chronologie sûre des échanges dans l'océan Indien. Autant de points que l'on va examiner ci-après. D'autre part — et ceci concerne davantage l'histoire intérieure de l'île —, il convient de dégager, toujours selon une chronologie vraisemblable, l'histoire des rapports de force entre groupes, pour les périodes anciennes de la vie des peuples de l'île : c'est certainement à la fois la plus redoutable des recherches et la moins spectaculaire à rapporter dans un livre comme celui-ci ; aussi en ferons-nous, dans cette *Histoire générale de l'Afrique*, totalement abstraction, les résultats déjà connus et en cours de publication de cette partie de la recherche étant accessibles ailleurs. Peut-être faut-il cependant retenir quelques traits généraux, utiles en tout cas à l'historien.

Tout d'abord, les noms dont il vient d'être question sont, historiquement, difficiles à utiliser. Chacun d'eux constitue un symbole collectif et non point la dénomination individuelle d'un « héros historique » ; parler des Darafify, des Darofipy et de quelques autres, c'est simplement évoquer certains épisodes de l'histoire de l'île, probablement situés avant le XI<sup>e</sup> siècle. Mais c'est aussi désigner un groupe donné à un moment donné de son histoire, par exemple celui où il tente d'accaparer la production et l'exportation de certains produits ; à d'autres moments, en d'autres occasions, le même groupe est peut-être connu sous d'autres noms.

« Géantification » aussi bien que « nanification » constituent aussi des codes dont il faut découvrir la clé, sans songer à utiliser ces faits comme des réalités historiques directes. De même que la nanification fut employée par

22. Aujourd'hui, dans l'île, les cinnamomes comprennent à la fois des *cinnamomum* introduits et des *cinnamosma*, dont l'un des célèbres « vainqueurs de toute difficulté » (*mandravasa-rotra*, *Cinnamosma fragrans* Baillon) si souvent présents par les empiriques et les devins. Quand ils ne sont pas appelés *kanely/kanelina* (en français « cannelle »), de noms diffusés sous la colonisation avec le développement de l'exploitation du *Cinnamomum zeylanicum* Breyn, les cinnamomes, dans le parler quotidien, sont généralement désignés des noms d'origine austronésienne *hazomanitra* (« bois parfumé ») et *hazomamy* (« bois doux »), sauf dans le Nord. Là, malgré l'extrême perméabilité du parler aux emprunts faits au français, on continue de les appeler nostalgiquement *darasiny* (en persan *dār Āīnī* : « cannelle », litt. « arbre/bois de Chine » ou « porte de Chine »), comme en persan et dans les langues qui lui ont emprunté ce mot, soit directement, soit par l'intermédiaire de l'arabe. Et c'est pour ainsi dire de biais, sous ce dernier nom, qu'ils sont évoqués dans le cycle de Darafify à travers le toponyme d'*Ambodisiny*, « au(x)-pied(s)-de-cinnamome(s)/aux-abords-des-cinnamomes ».



25.2. Arbre à cannelle: *Cinnamomum Zeylanicum*.

[Source: © Bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle, Paris.]

la tradition malgache, dans le cas des Vazimba, pour entériner en diverses régions de l'île leur condamnation politique à l'oubli, de même la géantification fut-elle sans doute employée, dans le cas des Darafify — et donc aussi de leurs adversaires — pour immortaliser des groupes qui furent si prestigieux que nombre de traditions locales se sont efforcées d'en garder la mémoire.

La réécriture des traditions, leurs contradictions, les légitimités contraaires qu'elles tentent d'accréditer sont inextricablement mêlées. Il est probablement impossible, sans de longues enquêtes où l'anthropologie et la linguistique ont un rôle dominant à jouer, de conclure trop vite, dès maintenant, à partir des quelques éléments incontestablement historiques que l'on discerne assurément dans le « cycle de Darafify » et qui ont trait à la vie intérieure de Madagascar, qu'une phase de l'histoire de l'île peut déjà être écrite à partir d'eux. Ils constituent d'irremplaçables éléments d'attente. Mais qui étaient ces Darafify venus du Nord-Est et qui auraient — à un moment difficile à préciser — cherché à sortir de leur condition initiale d'élèves (sur laquelle insistent les sources orales)? Ils se seraient alors associés, usant de diplomatique ou de force selon les lieux et les cas, à un commerce — de quelle régularité et quelle ampleur? — qui aurait emporté — par l'intermédiaire d'Austronésiens? de Persans? — de Madagascar des produits demandés par le monde du Nord. On doit encore noter que les régions de l'île concernées par ces événements mal connus sont situées dans la partie orientale côtière et au sud.

Déjà grossièrement délimitée par les lieux de collecte des traditions formant le cycle, l'aire géographique dans laquelle intervient le puissant groupe des Darafify que tenta le monopole de ce commerce est plus précisément dessinée non seulement par les lieux où sont situés les faits et événements rapportés, mais aussi par ceux où se trouvent encore des œuvres humaines qui leur sont attribuées et qui ont presque tous en commun de se rattacher au travail du chloritoschiste (carrières et produits manufacturés). Il apparaît alors clairement que ce territoire, bien qu'il ait eu un prolongement dans le Sud-Ouest mahafale, donné pour la dernière région atteinte par une migration qui choisit de couper à travers terre, en quittant la côte est, quelque part au sud de la Manampatrana<sup>23</sup>, s'étendit essentiellement de l'extrême nord de l'île jusqu'au bassin de la Matataña(na). C'est en somme, à l'exception de l'extrême sud, toute la façade orientale de l'île, particulièrement riche en ces aromates, épices, parfums et simples, dont les conditions d'exploitation (production et commercialisation) transparaissent aussi largement grâce au décryptage des noms propres, et notamment de tous ceux qui se trouvent consignés dans le texte du manuscrit A6 d'Oslo.

Les enquêtes déjà réalisées sur la basse Mananjara ont montré l'ampleur des remaniements idéologiques qu'a subis la tradition des Ravoaimena Andriamanavanana, lorsque sont arrivés les Zadi (n-d) Raminia. La partie de l'histoire de la basse Mananjara postérieure à l'arrivée des Zafí(n-d) Raminia se situe probablement au-delà de la fin du XI<sup>e</sup> siècle. Néanmoins, sa connaissance paraît primordiale pour qui veut comprendre l'évolution ultérieure de

23. Sur l'importance du seuil de Maropaika pour le passage d'est en ouest et vice versa, voir E. Ralaimihoatra, 1966, p. 54.



l'organisation politique et sociale en diverses régions de l'île; elle l'est tout autant pour qui veut avoir un meilleur aperçu du contexte dans lequel s'est développé le commerce d'exportation, dont les aléas marquèrent sans doute profondément la période antérieure.

Cette histoire, en révélant à la fois la communauté d'origine entre anciens princes des Darafify et Zafi(n-d) Raminia et le poids de leur solidarité sur l'histoire de Madagascar, contraint à en appeler à l'histoire prémalgache des Zafi(n-d) Raminia. Cette dernière, qui a pourtant déjà fait couler beaucoup d'encre, est certes assez mal connue jusqu'à présent. Cependant, des données relativement assurées, on peut déjà retenir que, tout en délimitant le cadre des activités de ces grands commerçants austronésiens, lequel aurait en somme compris l'essentiel de l'océan Indien parcouru de routes maritimes, les migrations successives des Zafi(n-d) Raminia, de Sumatra aux rives de la mer Rouge, et de là en Inde (Mangalore), puis à Madagascar, pourraient aussi refléter le mouvement général du commerce maritime des Austronésiens, en lequel s'inscrit, au moins partiellement, le commerce extérieur malgache, du VII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle. Mais avant d'essayer de chercher si loin, sans doute convient-il d'abord de compléter notre aperçu de la vie à Madagascar, grâce aux apports des disciplines dont les sources principales ne doivent que peu aux sciences du langage.

## Ethnobotanique et archéologie: l'exportation des produits évoqués est-elle vraisemblable?

La végétation actuelle présente un aspect généralement considéré comme résultant de l'action directe ou indirecte de l'homme. La disparition, vers le début du présent millénaire, de certains animaux (grands lémuriers, grosses « autruches » ou *aepyornis*, grandes tortues de terre, crocodiles géants, hippopotames nains, etc.) qui vivaient dans le milieu originel, et dont les cimetières se rencontrent souvent aux alentours d'anciens points d'eau, semble au moins indiquer une modification déjà très sensible du couvert forestier, même si l'on peut également supposer une période de relative diminution des précipitations pour expliquer l'aridification de certaines régions. On peut d'ailleurs remarquer que, dans certains sites datés de notre période (Lamboharana, +730 ± 80; Taolambiby, +900 ± 150 et Ampasambazimba, +915 ± 50), des traces d'industries humaines (dents percées pour la parure, céramique, etc.) se trouvent associées aux vestiges de ces animaux subfossiles — le doute sur leur exacte contemporanéité provenant de l'ignorance ou nous sommes de leurs situations respectives dans la stratigraphie<sup>24</sup>.

Qu'il s'agisse de flore ou de faune, l'action des hommes ne fut pas seulement négative, comme on tend trop souvent à la présenter. Dans le

24. J. P. Domenichini, 1981a, p. 70.

domaine de la flore, la richesse en espèces endémiques (86 %) et la pauvreté en types particuliers (moins de 8 %), qui sont les caractéristiques de la flore malgache, attestent à la fois la longueur de sa période d'isolement et l'ancienne appartenance de l'île à un grand continent, dont les fragments actuels sont couverts d'une flore primitive similaire. C'est un état qui permet de supposer que les immigrants à Madagascar, d'où qu'ils soient venus, ont trouvé sur place des plantes identiques à celles de leur(s) pays, ou proches d'elles, dont nombre de plantes commercialisées ou commercialisables en leur temps. Il suffit, pour se convaincre de ce point, d'examiner, par exemple, la liste des plantes recensées par Flacourt<sup>25</sup>, qui prêta naturellement une attention particulière aux plantes commerciales, et de la comparer aux listes établies pour les importations de l'Égypte, de l'Empire romain et de la Perse.

La question qui se pose à nous est double : ces plantes et ces produits d'origine animale dont les sources orales ont gardé la trace, en particulier dans l'est de l'île, ont-elles été cueillies et vendues à des époques anciennes ? C'est ce que l'on va maintenant analyser. Ont-elles été intégrées à une zone d'échanges comprenant, avant l'Islam et après son début, tout ou partie de l'océan Indien ? C'est ce que nous verrons plus loin.

D'après le recensement de Perrier de la Bathie<sup>26</sup>, 48 % des plantes malgaches non endémiques ont été importées par l'homme. Fait plus remarquable encore, et que ne pouvait s'expliquer le biogéographe — lequel s'attendait normalement à trouver beaucoup plus de plantes non endémiques dans l'Ouest, simplement séparé de l'Afrique orientale par le canal de Mozambique, que dans l'Est, séparé de tout autre continent par l'immensité de l'océan Indien —, 57,14 % de ces plantes se trouvent dans la région « Au vent » — et exceptionnellement dans le Sambirano (Nord-Ouest) —, tandis qu'il n'y en a que 14,28 % de propres à la région « Sous le vent », les 28,57 % restant étant communes aux deux régions. Perrier de la Bathie estime que l'introduction de ces plantes a eu lieu indirectement du fait de l'homme, après la rupture du continent auquel appartenait initialement Madagascar. Il en tire argument pour établir, au passage, l'ancienneté de la présence humaine dans l'île<sup>27</sup>. Sans doute cette activité de plantation d'espèces précieuses et d'acclimatation de nouvelles plantes fut-elle entreprise, avant la destruction de la forêt, par des sylviculteurs ou tout au moins par de vrais essarteurs itinérants, généralement soucieux de la reconstitution du sol et des formations végétales.

Moins développées que les recherches en biogéographie, les recherches archéologiques, qui n'ont encore mis au jour qu'un seul site antérieur à notre période (Sarodrano, site de pêcheurs du Sud-Ouest, +490 ± 90)<sup>28</sup>, en ont fait connaître en revanche quelques-uns qui s'inscrivent dans la période. Et, de même que les formations végétales, ces sites ont pour ainsi dire confirmé par

25. É. de Flacourt, 1661, p. 111-146.

26. H. Perrier de la Bathie, 1926.

27. *Ibid.*, p. 143-144. Récente mise au point par C. Chanudet, 1979.

28. R. Battistini et P. Vérin, 1971, et particulièrement, pour la datation, R. Battistini, 1976.

avance certains des faits récemment établis par le décryptage de la tradition orale qui, à leur tour, devraient permettre d'avancer une interprétation mieux assurée des résultats des sondages et des fouilles.

Dans la région du Nord, que la tradition donne pour le lieu d'origine des Darafify, entre Bobaomby et Daraina, au fond d'une baie protégée de la houle du large par Nosy Valasolo (« l'île-résidence-de-l'envoyé » ou « l'île-reliquaire »)<sup>29</sup>, Nosy Fiherenana (« l'île-de-retour »), Nosy Komankory (« l'île-aux-cochons ») et Nosy Ankomba (« l'île-aux-lémuriens »), se trouve l'ensemble d'Irodo, du nom d'un village actuel et du fleuve qui se jette en cette baie. Aucune analyse de pollens n'ayant été faite, rien ne peut encore y confirmer l'exploitation de plantes commerciales rappelée ici par le nom de Daraina, « dont-on-faisait-des-dara »/« où-les-dara-sont-en-abondance ». Battistini a cependant relevé que la plaine côtière, où l'on a trouvé des coquilles d'oeufs *d'aepyornis* (*vorompatra*: « oiseau-des-zones-déforestées »), « est presque uniformément couverte par une savane à *satrana*, qui est certainement une formation de dégradation<sup>30</sup>, et que la région située au sud d'Ampasimena porte le nom d'Ankaibe, désignant une zone qui fut soumise au feu des essarteurs et des éleveurs.

Les trois sites côtiers qui ont fait l'objet des sondages ont révélé une population de même culture caractérisée, selon Vérin, par « les styles de sa poterie (marmites, jarres, bols à pied), l'usage du chloritoschiste (marmites, bols) et la consommation des *Pyrazus palustris* ». Les archéologues estiment que ce site, fréquenté au moins jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, l'était déjà au IX<sup>e</sup> et peut-être même dès le VII<sup>e</sup><sup>31</sup>. Dès ce temps lointain, les pêcheurs connaissaient le fer et le verre et se trouvaient en relation avec une zone de commerce arabo-persane<sup>32</sup>. Parmi les coquillages (*Pyrazus palustris*, *Ostrea mytiloides*, *Turbo*, etc.), sans doute principalement destinés à la consommation et à l'artisanat (cuillers taillées dans le *turbo*), se rencontrent, mais en petite quantité, des murex qui ont pu donner du *fimpy*, ce parfum recherché aujourd'hui encore par les « Indiens » musulmans de Madagascar et dont le nom se retrouve, ainsi qu'on l'a vu, en celui de Darafify.

D'autres sites datant au moins partiellement de notre période se trouvent à l'extrême sud de l'île, dans l'actuel pays antandroy, dont on pensait naguère encore qu'il ne fut peuplé qu'aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, aucune source européenne n'ayant jamais fait mention des traces évidentes de cette ancienne occupation, pourtant relativement dense et qui paraît s'être poursuivie jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. Ce sont essentiellement deux ensembles situés l'un et l'autre sur les bords de la Manambovo, « le-fleuve-aux-nasses/

29. Songeant à la fréquente utilisation des îles comme parcs à bœufs dans le Nord, on pourrait être tenté de traduire *Nosy Valasolo* par « l'île-substitut-d'enclos », mais cela se dirait normalement *Nosy Solovala*, puisque *solo* n'est attesté que comme substantif.

30. R. Battistini et P. Vérin, 1967, p. xixa.

31. Datations au carbone 14: Kigoshi: GAK 380: 1200 ± 140 BP; GAK 692: 1090 ± 90 BP; GAK 350 b: 980 ± 100 BP; soit une fourchette s'étendant au maximum de + 610 à + 1070.

32. R. Battistini et P. Vérin, 1967, p. xixa. P. Vérin, en 1975, reprend le texte de 1967 en remplaçant « VII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle » par « IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle », sans autrement s'en expliquer.

trous-d'eau » : celui du site de Talaky<sup>33</sup>, « la-bien-en-vue », à cheval sur l'embouchure, et celui du site d'Andranosoa<sup>34</sup>, « à-la-bonne-eau », partiellement occupé par l'imposant Manda (n-d)Refilahatra ou « citadelle-du-Grand-qui-met-en-rang/ordre » (46 hectares), au confluent de la Manambovo avec la rivière Andranosoa. Et à ces deux ensembles peut s'ajouter en amont celui du site d'Andaro<sup>35</sup>, « aux-écorses/peaux/cuir » ou « aux-pieds-de-daro », composé de Mahirane (« les clairvoyants/intelligents/habiles », 25 hectares) et Ambonifanane (« au-dessus-de-l'hydre/du-serpent/tombeau », « à-l'hydre/au-serpent/tombeau-dominant(e) », 6 hectares), ensemble qui n'a pas fait l'objet d'une datation absolue, mais appartient manifestement à la même culture à sites (inter) fluviaux et enceintes de pierres que Manda (n-d)Refilahatra-Andranosoa, et remonte à une période où se rencontraient encore, sur les lieux habités, les diverses espèces de la faune subfossile.

Tout comme les sources écrites, les sources orales, y compris le cycle de Darafify, sont restées muettes sur ces sites dont les populations, tels les occupants d'Andranosoa, appartenaient à une organisation territoriale aux cérémonies rituelles de laquelle participaient différentes agglomérations (voir la nature des restes de zébu trouvés dans la fosse à ordures d'Andranosoa)<sup>36</sup>, mais ont disparu sans laisser d'autres traces dans la région. Les habitants actuels ignorent tout de leurs lointains prédécesseurs. Les datations au carbone 14 sont intéressantes<sup>37</sup> : elles indiquent une période qui va de + 940 à + 1310 comme limites extrêmes, avec une grande vraisemblance pour le XI<sup>e</sup> siècle. Il reste à expliquer quelles richesses, éventuellement exportables par Talaky, les populations installées à l'intérieur des terres ont exploitées. Rien dans les observations actuelles ne permet de s'en faire directement une idée.

Même s'il était peut-être déjà atteint par un début de sécheresse, le Sud connaissait aux X<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècles d'autres conditions climatiques, qui faisaient probablement de la Manambovo un fleuve dont le débit, plus important, ne présentait pas encore les grandes variations saisonnières d'aujourd'hui. Son cours supérieur traversait alors une région boisée qui permit une vie économique reposant en partie sur la métallurgie, grosse consommatrice de combustible. Cette métallurgie concernait alors le cuivre et le fer, dont on a trouvé non seulement des minerais, mais aussi, à la différence du minerai de cuivre des environs de Bemarivo dans le Nord, les traces d'exploitation ancienne. Cependant, le cuivre, qui devait connaître dans les périodes ultérieures une grande fortune, n'y favorisa d'abord, semble-t-il, qu'une bijouterie artisanale produisant notamment les bracelets *vango vango* à anneau brisé qu'on a trouvés jusqu'à Irodo, et qu'on appelle encore, même quand ils sont en argent, du nom de *haba*. Une fois encore, les rapprochements linguistiques sont intéressants. Le cham *haban* et le čuru *saban* désignent le cuivre dans

33. R. Battistini, P. Vérin et R. Rason, 1963.

34. C. Radimilahy, 1980 et 1981.

35. C. Radimilahy, 1980.

36. D. Rasamuel, 1983.

37. GIF 4571 : 920 ± 90 BP ; GIF 4570 : 730 ± 90 BP ; pour Talaky : 840 ± 80 BP.

le domaine austronésien continental<sup>38</sup>; *saba* en malgache aussi bien qu'en comorien désigne encore aujourd'hui couramment le cuivre<sup>39</sup>.

Le fer fit l'objet d'une exploitation en quantité appréciable. Ici, le métal ne paraît pas avoir été travaillé sur place, car la pratique courante du réemploi, attestée par l'ethnographie, ne suffit pas à expliquer le contraste frappant entre l'abondance des traces d'exploitation du minerai (cendre, charbon, scories) et la quasi-absence d'objets de fer, les sites de la période n'ayant livré qu'un bracelet (Andranosoa), un harpon et des hameçons (Talaky), à quoi l'on peut peut-être joindre — dans un pays où l'on n'a pas encore établi l'existence d'un outillage lithique — des traces de haches et de couteaux relevées sur des os (Andaro, Andranosoa). Sans doute les produits de la fonte étaient-ils en grande partie exportés par Talaky, dont le développement, sinon la fondation, apparaît ainsi lié à son rôle de débouché sur la mer des produits d'exportation de l'intérieur, qui d'ailleurs ne se limitaient apparemment pas à la fonte.

Le toponyme d'Andaro<sup>40</sup> et la découverte qui y a été faite de nombreux vestiges osseux d'animaux jeunes suggère une consommation importante de ceux-ci. Il s'agissait sans doute moins de répondre aux préférences gastronomiques des habitants que d'abattre les animaux avant que leur peau (*daro*) soit trop abîmée par les ronces et les épines. Les peaux de mouton pouvaient constituer un deuxième article d'exportation. On peut aussi supposer que l'important surplus de viande ainsi obtenu était salé et fumé selon des techniques alors attestées pour la conservation. Cette viande conservée a pu naturellement constituer un troisième produit d'exportation. Mais, si le trafic maritime fut intense, sans doute cette viande servit-elle plus particulièrement à l'approvisionnement des bateaux. Et il n'est pas non plus impossible qu'une partie ait été destinée à la consommation locale. On est déjà certain que ces habitants de l'intérieur du Sud, suivant la conception traditionnelle malgache<sup>41</sup>, faisaient une cuisine raffinée basée sur la cuisson à l'eau et des méthodes très élaborées pour ce qui concerne la préparation de la viande (art de la découpe, etc.)<sup>42</sup>; ils ne manquaient en tout cas pas de protéines animales.

Outre le mouton, ils élevaient aussi — mais en moins grand nombre, semble-t-il — le bœuf et la chèvre, dont la consommation est attestée par les reliefs des repas, lesquels indiquent de plus la consommation de produits de la chasse (ossements d'oiseaux, de hérissons et autres petits rongeurs) et de la pêche (arêtes de poissons, pinces de crabes, carapaces d'oursins, coquillages d'eau douce et de mer). Quant à leurs plantes alimentaires, dont nous n'avons encore ni évocation par la tradition historique ni attestation archéologique,

38. G. Ferrand, 1909.

39. M. Ahmed Chamanga et N. J. Gueunier, 1979; mais relevons que *saba* en malgache peut parfois désigner l'argent. En kiswahili, on dit *shaba* (cuivre).

40. Le toponyme peut renvoyer aux plantes exportables dont il a été question plus haut, au cours de l'examen des sources orales.

41. B. Domenichini-Ramiaramanana, 1977 et 1981.

42. D. Rasamuel, 1983.

sans doute ont-elles au moins comporté des plantes les plus anciennement domestiquées dans l'île et présentes dans la région, les ignames et les taros ou assimilés qui, tout comme aujourd'hui, pouvaient aussi faire l'objet de cueillettes en forêt. Et l'on peut en un sens y joindre, outre la courge-calebasse aux multiples usages qui s'y trouve très répandue, la providentielle pervenche de Madagascar (*Catharanthus roseus* Lin.), traditionnellement connue des navigateurs malgaches, qui l'auraient de très longue date diffusée parmi les autres marins<sup>43</sup>. Celle-ci n'est certes pas une plante alimentaire à proprement parler, mais les propriétés anorexiantes de ses feuilles dissipent les affres de la faim, et lui valurent dans le Sud le nom significatif de *tonga* (littéralement: « qui permet d'arriver »). Il n'est d'ailleurs pas nécessaire de pénétrer dans l'intérieur pour s'en procurer, car c'est une espèce plutôt littorale, résistant même aux terrains salés. Ainsi peut-on supposer que les bateaux qui devaient fréquenter Talaky pouvaient en faire provision comme les pirogues d'aujourd'hui.

La toute petite partie explorée de Talaky, sur la rive est, n'a mis au jour qu'un habitat de pêcheurs (outre le harpon et les hameçons, des pesons de lignes ou de filets), dont les objets de la vie quotidienne, pièces plutôt simples et utilitaires, ne peuvent tenir la comparaison avec ceux des sites de l'intérieur (poteries variées et assez richement décorées, bijoux divers, etc.). On y a cependant trouvé, comme sur le site d'Irodo, des cuillers taillées dans le turbo, et, comme sur les sites d'Andaro et d'Andranosoa, la poterie locale y porte des traces de ce graphitage sans fonction utilitaire apparente que l'on n'a, semble-t-il, relevé, hors de Madagascar (poterie ancienne autant que contemporaine), que sur certaines poteries d'Afrique orientale (tradition lelesu) et méridionale (tradition gokomere-ziwa-zhizo), et sur celles de la tradition sa-huynh-kalanay (particulièrement dans l'ancien Champa), dans le domaine austronésien<sup>44</sup>. La présence sur les sites du cours supérieur de la Manambovo de tessons de chloritoschite et de poteries imitant les modèles de pierre, de produits de la mer et de produits d'outre-mer (sgraffiato d'Arabie et autres céramiques importées non encore datées précisément, pendentif d'ivoire d'Afrique ou d'Asie) achève de confirmer que Talaky, par où tout cela dut transiter, ne fut pas un site de pêcheurs du genre de Sarodrano. D'ailleurs, sans même encore parler de sites de la rive ouest, l'ensemble des sites du plateau dominant les sites de dune où fut effectué le sondage est trop éloigné de la mer déjà pour des hommes se livrant simplement à une pêche d'autosubsistance, et sa grande étendue suffirait à elle seule à suggérer d'autres types d'activités comme, par exemple, une pêche en grand dont les produits devaient être en partie conservés et mis en vente comme la viande de mouton. Tout ceci demande évidemment confirmation.

43. P. Boiteau, 1977.

44. Voir particulièrement, pour l'Afrique orientale, R. C. Soper, 1971 ; pour l'Afrique méridionale, voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, chap. 27 ; pour l'Asie du Sud-Est continentale, W. G. Solheim II, 1965, et pour une mise en perspective des données, B. Domenichini-Ramiaramanana et J. P. Domenichini, 1983, p.12-15. On trouve le graphitage des produits de luxe aussi dans la région des Grands Laacs, mais après l'an 1450.

Cette insuffisance des données, déjà sensible au niveau d'un seul site, l'est plus encore quand on pense à l'étendue du pays. Mais de nouvelles recherches, systématiquement orientées vers l'étude des sites d'embouchure et, en amont, des zones économiquement stratégiques des bassins versants, permettraient sans doute de procéder bientôt à une reconstruction de la vie économique et sociale de l'ensemble de Madagascar à cette époque charnière de son histoire écologique et politique. Car, rapprochées de celles de l'ethnographie et de la tradition, les données de l'archéologie, dans leur état actuel, font déjà pressentir l'existence d'une remarquable unité culturelle et matérielle qui transparait autant dans des conceptions encore vécues dans la civilisation malgache actuelle que dans les éléments de la culture matérielle datés de cette époque. Certains de ceux-ci — les céramiques importées en particulier — prouvent à l'évidence l'insertion de certains groupes malgaches dans un réseau de relations qui étendait ses ramifications jusque dans des zones que n'avait pas encore fait apparaître l'étude des traditions : celle des pays continentaux riverains de la mer de Chine méridionale d'une part, celle des pays riverains du canal de Mozambique de l'autre. Et ceci doit naturellement conduire à étendre à ces « nouvelles » zones la recherche des données susceptibles d'éclairer l'histoire de Madagascar.

## Madagascar dans le contexte international

Des données élaborées de la tradition aux données plus directes de l'archéologie, le terrain malgache a donc déjà fourni, pour notre période, divers indices de relations avec un outre-mer aux larges horizons, dont certains points sont tout juste évoqués, tandis que d'autres le sont avec insistance. Mais compte tenu des lacunes actuelles de cette documentation, on ne peut rien en déduire d'emblée ni quant aux véritables caractères des relations de l'île avec chacun de ces points, ni quant à leur intensité. Les indices fournis par l'étude des sources orales et par l'archéologie permettent de régler — définitivement on voudrait l'espérer — l'hypothèse de la chronologie courte, qui tendait à situer le peuplement de Madagascar à la fin du I<sup>er</sup> millénaire<sup>45</sup>, faussant, du même coup, les recherches qui en tiraient argument<sup>46</sup>. Il ne fait plus de doute que l'homme était présent à Madagascar, au moins dans les régions sur lesquelles les enquêtes récentes ont apporté des lumières nouvelles, longtemps avant +1000. Si l'on intègre aussi l'étude des sources non malgaches, dont le maniement est bien entendu très délicat puisque Madagascar n'y est jamais cité sous un nom transparent, la période du VII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle, malgré sa part d'obscurité, ne doit plus être reçue, dans l'histoire malgache, comme étant celle des débuts du peuplement. Le moment est même venu d'abandonner définitivement, en ce qui la concerne, toutes les discussions nées de l'insuffisance des connaissances relatives au monde

45. Voir J. Poirier, 1965 ; P. Ottino, 1974a et P. Vérin, 1974.

46. Voir, par exemple, J. Bernard, 1983.

austronésien. L'île semble bien pouvoir être située, sans solliciter l'ensemble des informations dont nous disposons, dans un contexte océanique large.

L'histoire de la navigation dans l'océan Indien reste à écrire; elle n'est faite, pour le moment, que d'approches partielles et il est difficile de tirer de celles-ci une synthèse incontestable. L'expansion maritime du monde arabo-musulman à partir du XI<sup>e</sup> siècle au moins a probablement masqué, sous l'abondance des sources et des études, la part d'autres peuples et d'autres zones dans les navigations plus anciennes. Peut-être faut-il prêter plus d'attention qu'on ne l'a fait jusqu'à présent au degré de perfectionnement atteint, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, par les techniques de navigation de ceux que les chinois du I<sup>er</sup> millénaire regroupèrent sous le nom de *Kun-lun*, et parmi lesquels les Austronésiens furent sans doute majoritaires et en tout cas fort nombreux. Mais il s'agissait, semble-t-il, principalement de peuples marins d'Asie du Sud-Est continentale et insulaire<sup>47</sup>. Et ce sont d'abord ces Austronésiens que l'on a reconnus comme étant les constructeurs des grands bateaux cousus destinés à la navigation hauturière, que les auteurs chinois du III<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle décrivirent sous le nom de *kun-lun bo*, les présentant comme des navires à voiles tressées mesurant en moyenne 50 mètres de long et pouvant transporter de 500 à 1 000 personnes et une cargaison de 250 à 1 000 tonnes<sup>48</sup>. Des radeaux et des pirogues à balancier(s) ont peut-être pu continuer à conduire certains immigrants austronésiens de la fin du I<sup>er</sup> millénaire jusqu'à Madagascar — la pauvreté et le courage, comme le goût de l'aventure, sont de tous les temps. Toutefois, il n'est plus possible, pour les périodes postérieures au III<sup>e</sup> siècle — et peut-être même dès avant ce temps<sup>49</sup> — de soumettre la date du peuplement de l'île aux conditions de la navigation sur ces « frères esquifs », que certains partisans de la chronologie courte — ignorant même aussi bien la mise en garde de Donque<sup>50</sup> que l'itinéraire rapide vers la côte est malgache par Ceylan, les Maldives et les Chagos qu'avait établi Paul Adam<sup>51</sup> — voient encore arriver obligatoirement au terme d'une progression multiséculaire, ponctuée d'établissements plus ou moins durables au long des rivages de l'océan Indien. De tels établissements on peut-être existé; mais, très tôt, bien plus que d'une nécessité inéluctable découlant de l'état des connaissances techniques,

47. Les mieux connus des Chinois étaient certainement les fondateurs du futur royaume austronésien indianisé du Champa, qui naquit d'une victoire kun-lun sur la province chinoise du Je-Nan en + 137 et qui, plus tard, manifesta fréquemment sa turbulence et son esprit conquérant, y compris contre la Chine, dont il était pourtant devenu théoriquement tributaire.

48. P. Y. Manguin, 1979.

49. De même que les moines missionnaires chinois voyageaient, jusqu'au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle (voir G. Ferrand, 1919, p. 245-246), sur les bateaux des Kun-lun, de même les envoyés chinois dans les mers du Sud, à partir de l'empereur Wu (-140/-86), voyageaient-ils déjà sur les bateaux marchands des « Barbares ».

50. Voir G. Donque (1965, p. 58) apportant « la preuve que le déterminisme géographique n'existe pas ».

51. P. Adam, 1979.



leur création aurait pu être le fruit du choix et de la stratégie des usagers d'un espace océanique dont les routes avaient été reconnues de longue date, et dont on connaissait la géographie économique et politique. Nous pensons aujourd'hui que le peuplement de Madagascar, sinon forcément sa découverte, s'inscrit très probablement déjà, pour les Austronésiens de l'Antiquité, dans une démarche où la part du hasard avait cessé d'être prépondérante.

Si on admet que les Austronésiens ont, les premiers, navigué en direction de Madagascar — dont le peuplement, la langue et la culture gardent leurs traces (sur ce point, nul doute ne s'est développé au cours des recherches récentes) — il est permis d'examiner avec attention, compte tenu des indices étudiés plus haut, l'hypothèse d'une insertion de l'île à un commerce inter-régional, demandeur de certains produits précieux<sup>52</sup>. Bois d'œuvre, gomme à calfater, aromates et épices ont pu être, très tôt, fournis par la cueillette dans l'île; et parmi eux la cannelle qui paraît avoir été l'un des produits les plus lucratifs de ce commerce et dont l'exploitation en cueillette protégée était une spécialité de l'ancien Champa<sup>53</sup>.

Il ne faut pas se dissimuler que cette hypothèse heurte beaucoup d'idées reçues; qu'elle contient des éléments plus solidement établis, d'autres encore très fragiles. Elle repose d'abord sur la probable participation d'Austronésiens au transport des personnes et des marchandises dans l'ouest de l'océan Indien au début du I<sup>er</sup> millénaire. Divers indices conduisent à estimer possible la présence des «bateaux des hommes noirs»<sup>54</sup>, les *kun-lun-bo*, près de l'Afrique: l'allusion faite par le *Périple de la mer Erythrée* aux bateaux cousus à voiles tressées de la côte septentrionale d'Azanie<sup>55</sup>; les grands «Éthiopiens anthropophages» de ses côtes méridionales évoquées par Ptolémée<sup>56</sup>; et les bateaux cousus à gouvernail unique appartenant probablement aux Cham<sup>57</sup>, présents dans la mer Rouge au VI<sup>e</sup> siècle<sup>58</sup>. On peut compléter la liste des faits relevés par Miller. L'ancienneté de la culture de bananiers de l'Asie du Sud-Est en Afrique orientale, l'exportation d'huile de coco par Rhapta

52. B. Domenichini-Ramiaramanana et J. P. Domenichini, 1983 et 1984.

53. Communication personnelle de G. Condominas se fondant sur la documentation réunie par Louis Condominas sur «les Moï du haut Son-Tran».

54. Voir l'expression *Kolando phonta* qui, dans le *Périple*, «désigne les bateaux naviguant entre l'Inde et l'Asie du Sud-Est (Chrysé)» (P. Y. Manguin, 1979). Dans cette expression, que certains auteurs ont déjà rapprochée de *kun-lun bo*, le premier élément serait à rapprocher de *Kuladan* ou *Koladya* qui, selon Xu Yun-qiao se fondant notamment sur un article de Chen Ching-ho consacré aux ancêtres fondateurs du royaume du Lin-Yi (ancien nom du Champa), signifierait «pays des hommes noirs» et serait à mettre en relation avec les migrations des Kun-lun.

55. Ceux-ci pourraient cependant aussi dériver des bateaux égyptiens.

56. Voir H. N. Chittick, 1968*b*, p. 103. *Le livre des merveilles de l'Inde*, au X<sup>e</sup> siècle, parlera encore des «Zandj mangeurs d'hommes» du pays de Sofala (voir A. Miquel, 1975, p. 172). Mais l'anthropophagie, selon Pierre Alexandre, ne concerne qu'une minorité de groupes africains et se rencontrerait plutôt en Afrique centrale.

57. P. Y. Manguin (1979) dit «aux continentaux», mais le même auteur (1972, p. 44) précisait que les Vietnamiens «n'ont jamais été un peuple de marins».

58. Voir H. N. Chittick, 1979*b*.

au temps du *Périple*, la présence d'éléphants de guerre conduits par des Sères<sup>59</sup> dans l'armée « éthiopienne » dès avant le III<sup>e</sup> siècle<sup>60</sup>, la participation des marchands navigateurs cham à la traite des esclaves zandj<sup>61</sup> aussi bien vers l'Asie que vers le Moyen-Orient<sup>62</sup> et la conscience aiguë de l'unité et du poids du monde noir attribuée aux Noirs par al-Djāhiz<sup>63</sup>, sont autant d'éléments témoignant de l'ancienneté et de la permanence des contacts.

Deuxième série d'éléments dont il faudra mesurer, à l'avenir, l'importance qualitative et quantitative : la part de Madagascar dans ce trafic éventuel des navires austronésiens vers l'ouest. Miller, dans un ouvrage qui a soulevé beaucoup de critiques, situait très tôt l'insertion de l'île dans ce commerce<sup>64</sup>.

Pour nous, en fonction des indices retrouvés dans les sources orales et l'archéologie, Madagascar n'a pas été seulement, comme le croyait Miller, un paravent servant à la sauvegarde du secret commercial concernant le pays de la cannelle et de la casse, mensongèrement situé dans la corne de l'Afrique.

59. Bien que ce nom désigne couramment les Chinois et que J. H. Needham (1974, p. 140), suivant Pelliot et prenant quelque peu abusivement en compte la Chine du Sud et du Sud-Est, n'exclut pas qu'il ait pu y avoir dans l'Antiquité une navigation océanique « chinoise » atteignant le port d'Adoulis, ces Sères ne sont pas des Chinois. En effet, ceux-ci, dont l'empereur recevait des éléphants domestiques ou dressés, au même titre de tribut des Barbares du Sud que les tissus de soie, aromates, épices, etc., n'avaient pas d'éléphants de guerre ; et ceux des Cham, que l'on peut d'ailleurs soupçonner derrière ces Sères et qui usaient de ces « chars d'assaut » autant que les Indiens, semaient encore la terreur dans l'armée chinoise jusqu'en plein milieu du V<sup>e</sup> siècle (voir G. Maspéro, 1928, p. 72).

60. Voir Héliodore, 1960, vol. III, p. 59-61. Sur ce commerce des éléphants, voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, p. 185.

61. « La plupart des Cham, relève G. Maspéro (1928, p. 34) traduisant le *Ling W(a)i Tai Ta (Lin Wai Dai Da* en pin-yin) (vol. II, p. 11), exercent la profession de marchands d'esclaves ; leurs jonques transportent des hommes au lieu de marchandises. » Les esclaves dont les Cham faisaient la traite, les razziant ou les achetant à prix d'or ou en échange de « bois de senteur » — voir le *Tchou Fan Tche (Zhu Fan Zhi)* de Tchao Jou-Koua (Chau Ju-Kua) cité à la même page de Maspéro —, venaient en partie des îles austronésiennes de l'Est (Molouques, etc.) ; mais le même *Ling Wai Dai Da*, publié en 1178 par Zhou Qu-Fei, atteste que certains provenaient du Kun-lun Zengqi, ou « pays zandj de Kun-lun », « dans la mer du Sud-Ouest ».

62. Beaucoup de ces esclaves zandj dont la présence en Chine est attestée dès 724 (tribut offert à la cour par des princes nousantariens de Śrīvijāya) étaient destinés aux Arabes qui, d'après Zhou Qu-fei, en donnaient un prix élevé et en faisaient spécialement des portiers (voir la traduction de G. Ferrand, mars-avril 1919, p. 253).

63. *Livre de la supériorité des Noirs sur les Blancs*, traduction inédite aimablement communiquée par Jean Devisse. Le monde noir invoqué dans cet ouvrage va des Zandj d'Afrique aux « Chinois » de la Chine du Sud-Est, en passant par les Austronésiens de Zābadj qui y apparaissent comme des Nousantariens (voir à ce propos A. Miquel, 1975, p. 78, qui, recevant al-Zābadj comme doublet de Djāvaga, y voit lui aussi l'ensemble Sumatra-Java ou Sumatra seule). Mais Zābadj, qui correspondit au Suvarnadvipa du sanscrit (voir al-Bīrūnī cité par G. Coedès, 1964, p. 264), désignant parfois des parties du continent (voir G. Coedès, 1964, p. 160), est peut-être à rapprocher du Za Bai de Ptolémée, en lequel certains auteurs ont cru reconnaître le Champa (voir G. Maspéro, 1928, p. 2).

64. J. I. Miller, qui situe (1969, p. 171) le peuplement de Madagascar au II<sup>e</sup> millénaire avant l'ère chrétienne, n'est cependant pas seul à envisager une époque aussi reculée, les dates les plus anciennes se rencontrant chez les chercheurs en anthropologie physique, de A. Rakoto-Ratsimamanga (1940), qui le situe vers 2500 avant l'ère chrétienne, à R. Fourquet et ses collaborateurs de l'Institut Pasteur (1974), qui posent l'hypothèse d'une « origine proto-australaloïde prédravidiennne ». Voir également note 9. Miller n'étudie pas, dans son ouvrage, la période dont il est question dans ce volume.

Pays encore riche en nombre de grands produits du commerce international de l'Antiquité et du haut Moyen Âge — y compris notamment le bois d'aigle<sup>65</sup> que Miller identifie avec le *tarum* arrivant par la « route du cinnamome » — et ayant de surcroît l'avantage d'être non seulement à l'écart des zones sillonnées par des marines rivales, mais aussi proche des principaux débouchés, et particulièrement des ports africains contribuant à l'approvisionnement de l'Égypte comme du monde méditerranéen par son intermédiaire<sup>66</sup>, la côte de Madagascar a sans aucun doute apporté ses productions pendant la période qui nous intéresse ici. L'absence de certaines plantes, de grande importance culturelle, comme le *Calophyllum inophyllum* sur la côte d'Afrique<sup>67</sup>, nous conduit même à penser que Madagascar, où cette plante est présente, a été plus anciennement visitée par les Austronésiens que l'Afrique orientale. Ceux-ci y apportaient à la fois de nouveaux immigrants et les produits faisant défaut à Madagascar, soit pour la consommation locale, soit pour le commerce extérieur.

Tout ce qui précède s'enracine, bien évidemment, dans la période antérieure à celle qu'étudie ce volume. Si nous pensons que c'est à cette lointaine époque que Madagascar a participé, intensément déjà, au commerce de l'océan Indien, c'est évidemment à tenter de suivre les épisodes de cette participation situés entre le VII<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle qu'il faut maintenant en venir. Sans nous dissimuler et sans dissimuler au lecteur que cette grille chronologique repose sur un postulat de départ: notre certitude, fondée sur les enquêtes réalisées à Madagascar, que l'île était partie prenante au commerce océanique dès le début du I<sup>er</sup> millénaire.

Les premières difficultés rencontrées par les marchands de Madagascar semblent pouvoir être mises en relation avec l'inefficacité d'Axum et de Byzance contre la Perse sassanide. Cette dernière, grâce à la conquête de l'Arabie du Sud (570) dont elle resta maîtresse jusqu'à la conversion du dernier gouverneur à l'islam en 628<sup>68</sup>, parvint sans doute à annexer partiellement l'héritage des Sud-Arabes dans le commerce maritime de l'océan Indien occidental, mer Rouge comprise. Puis vint une certaine intégration de la Perse vaincue, et rapidement convertie à la politique d'expansion du monde arabo-islamique, dont la conquête de l'Égypte paracheva la prise de contrôle des routes commerciales de l'ouest par les Arabo-Persans.

Active ou passive, la première adaptation de la grande île à cette situation consista manifestement à entrer en relation avec les importateurs de langue persane, dont on s'explique ainsi cette influence qui est perceptible à travers

65. É. de Flacourt, 1661, p. 131.

66. Voir par exemple J. Leclant (1976, p. 270), qui cite la cannelle parmi les produits arrivant d'Afrique orientale, et que l'Égypte réexportait vers la Méditerranée sous la XXV<sup>e</sup> dynastie (-664/-525).

67. Le *Calophyllum inophyllum* Linn. est présent sur tout le pourtour du bassin indo-pacifique, sauf en Afrique. Cette absence a conduit Perrier de la Bathie à situer sa migration océanique en des temps très anciens (voir Y. Cabanis *et al.*, 1969-1970, p. 280). Mais l'arbre, qui fournit d'autre part du bois de charpente marine et de la gomme à calfater, faisait partie des plantes systématiquement cultivées par les groupes indianisés pour les besoins du rituel religieux et de la pompe royale (voir A. G. Haudricourt et L. Hédin, 1953, p. 541). Sur la très grande place qu'il occupe dans la culture malgache, voir B. Domenichini-Ramiaramanana, 1983, p. 483-486.

68. Voir J. I. Miller, 1969, p. 220.

les données du terrain malgache, et dont certains se trouvaient d'ailleurs probablement sur la côte africaine. Mais le changement, au moins partiel, d'interlocuteurs et l'interruption des routes terrestres, qui furent à l'origine non seulement du déclin du commerce de l'encens, mais sans doute aussi de celui d'autres produits se heurtant à la concurrence de ceux du monde arabo-persan, ont peut-être aussi gêné celui du cinnamome, déjà concurrencé par Ceylan, encouragé par les Sassanides depuis le IV<sup>e</sup> siècle. Et quand, à la faveur des troubles de la fin du VII<sup>e</sup> et du début du VIII<sup>e</sup> siècle en Arabie du Sud, semble-t-il<sup>69</sup>, les gens d'al-Ḳumr (Comores et Madagascar) se lancent à la conquête d'Aden sur leurs navires à balancier, peut-être faut-il y voir partiellement une tentative réussie de redressement de la situation, car ces conquérants, dont certains firent souche au Yémen, et qui avaient fait d'Aden un port d'attache d'où ils partaient saisonnièrement, « navigu(ant) ensemble en une seule mousson », avaient réussi à établir une navigation directe entre leur pays d'origine et l'Arabie du Sud; un voyage que les Arabo-Persans du XIII<sup>e</sup> siècle, selon le témoignage d'Ibn al-Mudjāwir, faisaient encore en trois moussons. Ainsi ont-ils pu, malgré tout, concurrencer leurs rivaux, puisque les navigateurs arabo-persans, qui paraissent avoir ignoré l'ensemble Comores-Madagascar jusqu'au X<sup>e</sup> siècle — et ne s'en firent une idée assez juste qu'à partir du XII<sup>e</sup> siècle —, continuaient de recevoir les produits malgaches sur la côte est-africaine, qu'ils parcouraient en faisant du cabotage.

De grands troubles ont affecté la vie de l'océan Indien occidental au IX<sup>e</sup> siècle. Il est difficile, pour le moment, de connaître en détail la situation des échanges pendant ce siècle. Pour lui et pour ceux qui le suivent immédiatement, tels que les laissent supposer les sources arabes, les voyages des navigateurs « malgaches » ont probablement le plus souvent Aden pour terminus. Leur longue fréquentation des pays musulmans a entraîné la conversion de certains Malgaches à l'islam, et l'on peut même se demander si certains voyages d'al-Ḳumr à Aden et aux portes du golfe Persique n'ont pas fini par s'inscrire dans l'organisation du commerce arabo-persan. Un fait en tout cas paraît quasiment certain, c'est que ce sont les navigateurs malgaches convertis à l'islam qui ont pu être les incitateurs des marins de l'Oman et de Sīrāf à la navigation directe vers le nord de l'île, où se rencontrent encore les premières installations d'Onjatsy<sup>70</sup>. Et aussi vers l'île de Ḳanbalū, qu'al-Mas'ūdī disait « habitée par une population mélangée de musulmans et de Zandj idolâtres », et dont on ne peut encore exclure qu'elle puisse se situer quelque part à al-Ḳumr, où elle serait à rechercher dans le Nord-Ouest<sup>71</sup>. Mais, quoi qu'il en soit de la situation exacte de Ḳanbalū, ceci donne clairement à entendre que c'est au plus tard dès le début du X<sup>e</sup> siècle que la rivalité avec les Arabo-

69. Nous suivons O. C. Dahl (1951) et H. Deschamps (1972), qui reçurent « empire des pharaons » au sens de « domination romaine en Égypte ».

70. Les Onjatsy, dont l'histoire est obscure et qui, dans les moments de tension, étaient rejetés comme « non arabes » et qualifiés alors de « gens venus des sables de La Mecque », peuvent cependant être arrivés dans le Nord avant les Zafi(n-d) Raminia. L'étymologie rattachant ce nom à celui des Azd, qui donnaient les marins d'Oman, reste actuellement la plus convaincante.

71. A. Miquel (1975, p.171-172) n'a écarté la possibilité de situer Ḳanbalū à Madagascar — mais nous disons plutôt al-Ḳumr, en y incluant l'archipel des Comores — que faute d'avoir pu reconnaître un intérêt économique à un tel voyage.

Persans n'a plus été vécue aussi intensément par tous les Malgaches. Et ceci se passant au moment où, profitant de la situation créée par le massacre des musulmans de Canton (878) comme de l'accroissement de puissance de Śrīvijāya, le monde kun-lun, par le contrôle des détroits, venait de prendre un réel avantage sur les marines rivales (arabo-persane et indienne d'un côté, chinoise de l'autre), les choses n'allaient pas en rester là.

S'étendant peut-être à celui de la Sonde, ce contrôle des détroits réussit à faire de la presqu'île de Malacca, dans le royaume de Śrīvijāya, le terminus de toute navigation en direction ou en provenance de la Chine. Car celle-ci était devenue l'un des plus gros marchés de l'époque, et c'est vers elle que s'est largement tourné le commerce de l'ensemble des pays du Sud-Ouest de l'océan Indien coupés de la Méditerranée. Madagascar, dont au moins la zone orientale continuait de s'inscrire dans l'espace kun-lun, participa évidemment à ce commerce. Dans l'épisode de l'attaque de Ḳanbalū (945), on admet parfois que les assaillants appelés Wāk-Wāk par les sources arabes venaient de Madagascar<sup>72</sup>. On reçoit comme satisfaisante l'explication que donne Ibn Lākīs de ce raid, dans *Les merveilles de l'Inde* : l'expédition recherchait des Zandj à emmener en esclavage, des produits convenant à leur pays et à la Chine (ivoire, écaille, peaux de panthère et ambre gris). De fait, sans qu'il y ait à récuser ces motifs avoués et dont l'intérêt est de mettre en évidence qu'il existait en cette île un marché alimenté par des échanges avec le continent, d'où venaient l'ivoire et les peaux de léopard — ainsi probablement que des captifs zandj —, une telle expédition s'expliquerait bien moins dans le cadre du développement des échanges malgaches avec la Chine que dans celui d'une rivalité entre le monde musulman et le monde kun-lun qu'Ibn Lākīs appelait wāk-wāk<sup>73</sup>. Cependant, bien que la piraterie et la razzia aient été fréquentes tout au long de cette période, et que l'histoire malgache des périodes plus récentes en donne également des exemples patents, l'expédition comptant un « millier d'embarcations » venues du Sud pour attaquer Ḳanbalū ne fut pas seulement menée par des Malgaches de la côte orientale, mais comptait des Wāk-Wāk d'Extrême-Orient, dont les expéditions en ces régions de l'extrême sud, attestées par ailleurs<sup>74</sup>, ne pouvaient avoir pour motif que la quête de produits dont ils pouvaient laisser le soin à leurs alliés de Madagascar. Ceux-ci abondaient en leurs régions et faisaient l'objet de leur commerce multiséculaire avec la Chine. Tout nous donne à penser qu'il s'agissait plutôt pour ces Kun-lun ou Wāk-Wāk de s'opposer à l'avance musulmane vers le sud, favorisée par les Malgaches islamisés, et de protéger l'accès aux mines d'or et d'autres métaux. Peut-être peut-on admettre que le fer du sud de Madagascar, qui était si bien protégé par ses exploitants, pouvait déjà à lui seul constituer une richesse méritant que l'on se batte pour en conserver le monopole<sup>75</sup>.

72. *Ibid.*, p. 173. Contre cette interprétation : R. Mauny, 1965.

73. Pour un examen détaillé de ce qui suit, voir B. Domenichini-Ramiaramanana et J. P. Domenichini, 1983 et 1984.

74. A. Miquel, 1975, p. 173.

75. Un tribut offert en 974 par les Cham comportait « quarante livres de fer » (voir G. Maspéro, 1928, p. 121).

Des expéditions comme celle de 945 semblent bien avoir ralenti la progression de la marine musulmane pour un assez long temps. Mais l'homogénéité du monde kun-lun était déjà entamée par le prosélytisme de l'Islam. On peut penser que c'est à ce moment que des migrations telles que celle des Zafi(n-d) Raminia quittent les bords de la mer Rouge. Dans le même temps, l'île développe ses relations avec l'Afrique orientale — peut-être autrement mais également islamisée —, y exportant probablement, comme tendraient à le suggérer les importations de Kilwa à partir du X<sup>e</sup> siècle, les objets de chloritoschiste qu'elle produisait<sup>76</sup>.

Cette nouvelle appréciation des rapports économiques et navals entre Madagascar et le monde kun-lun d'une part, entre l'île et le monde arabo-persan d'autre part, conduit à de nouvelles interrogations relatives, cette fois, à la vie intérieure de l'île. Les observations convergentes, à six siècles de distance, du *Hudūd al-Ālam*<sup>77</sup> et de l'amiral Sīdī 'Alī Ālebī semblent montrer que les vieilles structures politiques et sociales du Sud ont bien résisté aux nouvelles influences. Ceci devrait conduire les malgachisants à reprendre l'examen de la question de l'influence « arabe », par laquelle on a trop systématiquement expliqué divers traits de l'ancienne culture malgache. Mais un tel examen relève plutôt de l'étude des périodes postérieures au XI<sup>e</sup> siècle. Les seuls faits qui doivent encore retenir notre attention sont alors que le renversement d'optique auquel nous nous trouvons conviés en ce domaine, et qui n'est pas des moindres, est le fruit de la synthèse de l'ensemble des sources actuellement disponibles pour écrire l'histoire de la période du VII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle. Il y a là matière à réfléchir, quand on songe non seulement aux nombreuses lacunes que présente encore l'ensemble des témoignages pour cette période, mais aussi à l'étendue de notre ignorance au sujet de la période antérieure.

De même que la trop grande importance que l'on reconnaissait jusqu'ici à l'influence arabe se voit aujourd'hui remise en cause, de même peut-on prévoir que bien des points de l'histoire de Madagascar dans l'océan Indien du VII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle, telle qu'elle peut ressortir de nos trois aperçus, seront l'objet de révisions ultérieures. La tentation est alors grande de dire — et ce sera notre conclusion — que l'essentiel, dans l'immédiat, se trouve peut-être moins dans la reconnaissance d'un tournant important dans le passé de l'île et dans les faits qui paraissent historiquement établis, ou près de l'être, que dans le fait d'avoir « expérimentalement » établi l'égale importance, rarement reconnue, des diverses catégories de sources, et la nécessité de les exploiter aussi systématiquement les unes que les autres.

76. Voir P. Vérin (1975, p. 937), qui se trouve en accord avec l'opinion maintes fois exprimée par J. Devisse dans la discussion de l'hypothèse de H. N. Chittick. Ce dernier envisageait seulement une importation en provenance d'Arabie du Sud.

77. *Hudūd al-Ālam* [Les limites du monde de l'est jusqu'à l'ouest], 372/982-983.